

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Mondialisation et solidarité culturelle

André Vanasse

Number 99, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37604ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vanasse, A. (2000). Mondialisation et solidarité culturelle. *Lettres québécoises*, (99), 5–6.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Mondialisation et solidarité culturelle

DEPUIS UN CERTAIN TEMPS, les protestations contre la mondialisation se multiplient. Ces manifestations presque spontanées ont été violemment réprimées, particulièrement aux États-Unis, là où pourtant est née la mondialisation. Peu importe la nature des répressions, elles n'empêcheront pas les manifestants de poursuivre leur action. Et d'une certaine façon, cela est rassurant. Ces gestes nous rappellent qu'il y a eu jadis des mouvements de foule et des actions syndicales qui ont pris la défense des individus et des groupes sociaux contre les abus d'une certaine classe dominante. Pourquoi les gains générés par la mondialisation devraient-ils être empochés uniquement par les riches au point que notre société régresse dangereusement vers un modèle qui ressemble à s'y méprendre à celui du capitalisme sauvage qui a caractérisé le XIX^e siècle ? De fait, les riches sont de plus en plus riches alors que les pauvres ne cessent de s'appauvrir.

S'il n'y avait que Bill Gates à mettre au banc des accusés, ce serait sans conséquence. Sa fortune dépasse à ce point l'entendement que le gouvernement états-unien a lui-même senti le besoin d'y mettre un frein. Mais Bill Gates n'est pas seul en cause, loin de là. Il suffit de regarder les salaires des chefs de grosses entreprises, qui sont en général 20, 30, 40, 50 fois plus élevés que celui du commun des mortels, pour comprendre qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans notre société. Est-il normal que des présidents de banques, souvent payés par des actionnaires qu'on bâillonne sans ménagement, gagnent des fortunes ? Pire : est-il admissible qu'un chef d'orchestre comme Charles Dutoit empoche près d'un million et demi de dollars par année alors que les membres de son orchestre se battent pour un salaire décent ?

À l'accumulation du capital entre les mains de quelques-uns il y a d'autres effets pervers. Entre autres, celui du nivellement culturel.

Dans la perspective des mondialistes, il est logique qu'il en soit ainsi. S'il est sain pour une entreprise de produire un objet en quantité astronomique pour l'ensemble du marché mondial, pourquoi ce principe ne vaudrait-il pas pour les produits culturels ?

Dans ces conditions, on comprend que le gagnant ne peut être que le plus puissant. Et c'est ainsi qu'on assiste, depuis plusieurs décennies, à la diffusion massive de produits de masse états-uniens qui déferlent sur le monde et imposent de ce fait la vision du monde dont cette diffusion est porteuse. Quant aux autres cultures, elles sont reléguées à l'arrière-plan. Il n'y plus de place pour elles. Si peu du reste que des pays comme

la France font des pieds et des mains pour soustraire la culture du libre-échange mondial et pour préserver l'expression culturelle des petites et des moyennes nations.

Disons-le tout net : la lutte est inégale. En fait, la partie est perdue depuis longtemps en ce qui concerne le marché lucratif de la télévision et du cinéma, qui sont les deux plus redoutables moteurs culturels du monde contemporain. Quand au phénomène Internet, on sait bien que le village global loge aux États-Unis et qu'il s'exprime en anglais. En somme, la mondialisation est un phénomène qui n'a rien d'universel sinon le nom. La mondialisation, c'est la maîtrise économique d'un pays dominant sur l'ensemble de la planète.

Y a-t-il moyen de contrer ce mouvement ? Très franchement, je crois que non. Il est irréversible. On ne tue pas le modernisme ; on s'y adapte.

En ce sens, je crois que la fraternisation entre les petites cultures est une heureuse réponse au phénomène de la mondialisation. Le regroupement est né presque naturellement, comme si la certitude de la mondialisation avait entraîné avec elle la nécessité de mettre sur pied de nouvelles règles du jeu, de nouveaux contrats culturels, des lieux de rencontres internationales entre les cultures qui n'ont rien à voir avec la mondialisation.

Au Québec, on assiste, depuis une décennie, à une redéfinition en profondeur de la notion de culture et à une ouverture sur le monde comme jamais on a vu dans le passé. Si l'on excepte l'important événement que constitue la Rencontre québécoise internationale des écrivains, le Québec n'avait de regard que sur la France et ne se définissait que par sa francité. Or, voici qu'on a vu apparaître ces dernières années des événements culturels de taille qui illustrent de façon éclatante qu'on peut contrer la mondialisation de la façon la plus simple qui est celle de la solidarité internationale.

Ainsi, dans le domaine des arts, de multiples festivals internationaux se déploient chaque année chez nous. Ils touchent tous les secteurs de la culture : la danse (Montréal, Drummondville), la sculpture (Charlevoix, Lac-Saint-Jean), le théâtre (Montréal), le jazz (Montréal), la musique classique (Lanaudière, Orford), etc.

En ce qui concerne la littérature, un événement comme le Festival international de la poésie de Trois-Rivières a quelque chose de remarquable. Voici qu'une ville a décidé de faire de la poésie son cheval de

Mondialisation...

bataille et de tout mettre en œuvre pour qu'elle soit lue dans les lieux publics et en plusieurs langues. Cela est exceptionnel et digne de mention.

À Montréal, on a pris un certain temps avant de réagir pour ce qui est de la littérature, mais le succès considérable, l'an passé et cette année, du Festival Métropolis bleue en a surpris plusieurs au point que l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ) s'est sentie obligée de se surpasser avec son Festival mondial de la littérature. Là aussi, on est ouvert aux autres langues et plus particulièrement aux langues latines (l'espagnol et le portugais) pour la simple raison qu'un nombre important de Latinos ont immigré au Québec, à Montréal surtout.

Quand on y réfléchit un tant soit peu, il est clair que ces festivals sont l'expression d'une nouvelle réalité. Toutes les grandes capitales ont été traversées, depuis quelques décennies, par des flux migratoires massifs, au point que certaines villes en sont devenues méconnaissables (le cas de Marseille est souvent cité en exemple). L'homogénéité culturelle des grandes capitales a été durement touchée. En fait, elle n'existe plus sinon dans l'esprit des passésistes qui rêvent d'une société monolithique, construite et maintenue envers et contre tous.

L'apport culturel des nouveaux citoyens du monde — en général beaucoup plus instruits que ceux qui sont venus au début du ^{xx}e siècle —, est incontestable. Ces nouveaux citoyens ont des choses à dire et il est juste qu'on leur cède la parole ou qu'on leur donne la chance d'entendre les propos des plus illustres de leurs représentants.

Si le Québec s'est ouvert au monde, c'est sans doute parce qu'il a conquis une relative autonomie linguistique et qu'il se sait dorénavant le maître de jeu sur son propre terrain. Récemment, je déjeunais avec un groupe de gens précisément pour discuter de l'avenir d'un des festivals dont je viens de parler. Nous étions cinq : deux francophones et trois anglophones. La conversation s'est déroulée entièrement en français, chose qui aurait été totalement impensable il y a vingt ans, les anglophones du Québec étant tout simplement incapables de tenir la moindre conversation en français. Cela m'a convaincu qu'il est infiniment plus facile de s'ouvrir au monde quand on se sent sûr de soi et porteur de solides valeurs culturelles. En somme, être fier de sa culture est sans doute la meilleure voie pour être à l'écoute de celle de l'Autre.

Quoi qu'il en soit, je crois que tous ces festivals qui pullulent à travers le Québec sont à la fois l'expression de notre assurance culturelle et une réponse spontanée à un mouvement, celui de la mondialisation, qui ne pourra pas tuer dans l'œuf le droit d'expression et la nécessité de partager des richesses culturelles propres aux petits peuples dans la joie et un sens de l'échange qui n'a rien à voir avec la voracité des multinationales dont le seul but est celui de profit à tout prix.

Puisse ces manifestations d'ouverture sur le monde continuer de s'imposer dans notre société et faire la preuve qu'il n'y a pas que l'accumulation du capital qui compte en ce début du ^{xxi}e siècle.

Le directeur,
André Vanasse

H O M M A G E

L'homme qui écoutait les autres

Mon âme la plus profonde me redonne un lieu d'une couleur unique, doux comme une eau ensoleillée, amer comme le jaune pur d'une racine.

Joseph Bonenfant

HÂTIF, LE PRINTEMPS EST POURTANT paresseux cette année. Dernière semaine d'avril, et voici que Joseph Bonenfant laisse sa place vide, quitte le pays imaginaire avec son habituelle discrétion. La dernière fois que j'ai vu Joseph, il s'appuyait sur une canne et n'avait plus de cheveux. Le crâne nu, il était d'une beauté à couper le souffle. Car à ce moment-là, comme s'il avait déjà commencé à laisser aller un peu de lui-même, une espèce de sagesse, un sourire profond émanaient de sa personne. Nous nous sommes embrassés avec cette émotion qui nous était coutumière, avec cette énergie sourde qui venait du personnage si bon qu'il était. Parce que Joseph aimait. Voilà peut-être le maître mot qui tient la route quand je pense à lui, à sa présence d'une si totale générosité. Car il fut mon patron de thèse de doctorat au moment de l'écriture des *Chevaux de Malaparte* et d'*Écrire un roman*, comme il le fut pour nombre d'écrivains du Québec. Le plaisir qu'il avait à nous parler de notre travail, à nous accompagner tout au long de cet exercice universitaire, nous seuls en connaissions la valeur intrinsèque, lui qui parlait avec cette douceur dans le propos, avec cette manière si tendre

d'approcher le sens. Il fut un personnage immense pour moi, comme pour beaucoup d'autres ; il fut de ces hommes essentiels qui passent comme par miracle au milieu d'une génération d'écrivains et d'écrivaines, à la fois objet d'une admiration qu'il savait seul susciter et source d'une énergie qu'il savait seul transmettre afin que meilleurs toujours nous soyons.

Dans le dernier texte que je connais de lui, « Saveurs et couleurs », publié dans le collectif *Pierres et lierres* par GGC Éditions, il écrit :

Je me souviens de l'extraordinaire lumière qui ruisselait sur la maison de Christophe Colomb à Gênes, à travers un rideau de lierre.

Cette lumière d'avant toutes les Amériques brille toujours, telle une enfance, tel un défi au temps, telle une préférence pour les matières dures et les végétations passagères.

Les pierres centenaires se gorgeaient d'une lumière tamisée par de fragiles feuilles d'un vert intense, drues comme une herbe qui monte vers le toit, vers le ciel.

Un si lumineux mariage de l'éternel et de l'éphémère fait penser à la profonde durée de la mémoire de mon enfance grimpante, à la fragile durée du reste de ma vie.